

L'ordre du jour

Il n'est pas douteux que toute la vie parlementaire va évoluer uniquement autour de la loi de 1901.

Malgré le désir que semble avoir M. Doumergue de laisser au temps le soin de préparer une modification au régime militaire actuel, la nouvelle Chambre paraît décidée à régler dès ses premières séances, cette grave question.

Si M. Doumergue persiste à ne pas vouloir comprendre l'urgence d'une modification précise en faveur de la réduction des obligations militaires, il n'aura pas, en même temps que les objections de ses amis, celles de ses collaborateurs les plus immédiats.

Majorité Gouvernementale

Dans l'« Humanité », le citoyen Bracke commentait, récemment, un de mes derniers articles dans lequel je montrais que, si le parti socialiste poursuivait sa politique d'opposition systématique à tous les gouvernements bourgeois et refusait sa collaboration effective aux autres groupes de gauche, il repousserait fatalement à droite l'axe de la majorité gouvernementale et assurerait la responsabilité de la politique de pacifisme qui en résulterait.

Bracke affirme que cela revient à dire que les gouvernants se sont de si vaines ambitions qu'ils n'hésiteront jamais, pour conserver leurs portefeuilles, à lâcher leurs programmes. Et il ajoute : « Avant tout, être ministre, c'est pour cela prendre son appui à droite. En vérité, cela n'est pas flatteur pour les gouvernements ».

Mais, encore une fois, la question n'est pas là : que les gouvernants soient sincères et désintéressés ou qu'ils ne le soient pas, le résultat pratique sera le même au point de vue de la constitution d'une majorité parlementaire et de l'œuvre de réformes à accomplir.

Les Soldats Mexicains

Le Constitution, les journaux, les livres, les usages gouvernementaux, l'interprétation constante des lois constitutionnelles, le jeu régulier d'un régime fonctionnant depuis quarante ans, établisent avec une force indélébile qu'un ministre ne peut agir et gouverner sans une majorité parlementaire stable et fidèle.

C'est cette majorité qui constitue la base même de notre régime parlementaire, le cœur de notre organisme gouvernemental, le moteur essentiel de tous les rouages constitutionnels. Tout gouvernement qui ne peut grouper cette majorité, obtenir la confiance des représentants du peuple, est frappé par la même déchéance morale et ne peut provisoirement se maintenir au pouvoir qu'en violant les principes fondamentaux de notre droit constitutionnel.

Mais il ne suffit pas pour cela qu'ils affirment, comme le fait mon collègue Bracke, être disposés à voter toutes les réformes qui seront proposées ; il faut encore qu'ils constituent une armée solide et fidèle, sur laquelle pourra s'appuyer le gouvernement dans la bataille parlementaire, et non pas une armée indécise et irrésolue toute disposée à faire défection et même à passer à l'ennemi, à la première esearmouche.

LA REGLE ET L'ESPRIT

Ca, vraiment, c'est bien administratif ! Une charrette servant au transport des bestiaux, entre l'autre jour dans une rue de Paris, en collision avec un taxi-automobile. Le taxi-automobile prit feu ; la charrette aussi. Les chevaux, au lieu de se cabrer, se cabrèrent ; le charretier perdit la tête. Des accidents étaient à redouter. Heureusement, un homme de décision parvint par là. C'était le conducteur d'une automobile postale. Sans hésiter, il s'empara de l'extincteur dont sa voiture était pourvue et, fit ce qu'il fallait pour rabattre les flammes qui déjà atteignaient les jambes des chevaux. On voulut le féliciter ; il avait disparu.

« On s'élève de cette sécheresse. Je la trouve, pour ma part, et je l'ai écrit en commençant, strictement conforme à tout ce que nous savons de la règle administrative. Est-ce à dire que je l'approuve ? Ca non, par exemple, car je la trouve trop unilatérale, ou, si vous préférez, déséquilibrée ».

« Et ce qui est plus extraordinaire encore, c'est qu'on n'ait pas ajouté : « Vous avez été en retard l'autre jour. Nous nous mettons à pied pour une huitaine. C'est le règlement. Mais, comme la cause de votre retard est des plus honorables, vous serez avancés au choix. Allez, et ne pêchez plus ! »

LES SOLDATS MEXICAINS

Le temps était sec. Les cyprès avaient encore écorché et sangloté, la face dans ses mains, pour s'épargner la honte que nous avions à laisser voir nos jambes, pas un poil de poil sur nos cuisses.

« Le sang me bavait au visage, à ces bruits sourds je n'osais plus respirer mes poitrinaires. « Nous sommes arrivés à la tombe. Il faisait froid. « Il y avait une grande pierre mal scellée. Rysler prit un marteau, je me bouchai les oreilles ; il rythmait les coups de l'outil avec des han !

« Vous promettez ? Vous êtes mon ami. « Regardez-moi, Floberio, j'ai connu Rysler et j'ai commis un crime avec lui. « Oui, Rysler le rétrogradé, le bagarard, et Morlauges le dandy ont travaillé ensemble à une lugubre besogne.

« Vous vous rappelez, Modge, Eriben, cette Américaine qui séduisit Paris, courrant les brasseries, d'artistes, montrant aux généraux, les grands yeux noirs, et sa gorge blanche, vous savez quelle coquetterie elle allumait chez les hommes, vous l'avez désirée aussi, et, seule peut-être, la honte de me la prendre vous retint... « Elle n'était pas ma maîtresse ! « Ah ! si ! voilà qui vous étouffe ? Oui, je sais, je sais, elle avait avec moi ces gestes menus qui semblent rappelés de caresses anciennes ou promises d'autres attachements. C'est vrai ; elle affichait notre intimité. « Il le fallait, Floberio ; j'étais sans perspective en diamants, je me suis ruiné pour elle, il fallait bien qu'elle me proclamât son amour !

« Ah ! le gosse ! Elle se donnait à tous. Oh ! ne n'iez pas, pas aux gens de notre monde, parlez-lui aux écuyers, aux boxeurs. « Je connais un maître d'hôtel à qui elle ne se refusait point. « Moi je n'avais rien d'elle et je n'acceptais, cette ordure, chaque soir je l'accompagnais jusqu'à sa porte, je l'assurais de mon amour et, cependant qu'elle riait, je lui baisais les ongles, dévotement ! « Que c'était donc probable !

« Et il lui fallait de bijoux, sans cesse. J'ai failli tricher au cercle, Floberio ! « Puis un soir, un soir j'ai connu Rysler. Il me rictait, il se savait aux abois. Il cherchait un complice sûr, un homme qui ne permettrait pas le soupçon. Il s'était dit : en prenant Morlauges, si l'on m'inquiète, il me suffira de prouver que j'étais avec lui, nul n'osera demander ce que nous faisons au soir de la profanation. « Je n'avais plus le sou, plus rien, et ce soir Modge avait comoré. « Elle m'avait vu hors de moi, et la peur de me perdre l'avait fait consentir ; elle sentait mon amour-propre renaltre, elle ne doutait pas qu'il n'arrivât à tuer mon amour. Bref, elle projetait de m'enfermer à nouveau par des caresses.

« Le pacte avait été conclu ; je devais apporter mon cadavre nuptial, une rivière, vingt mille francs. « Je n'avais plus rien, Floberio, il ne me restait que des dettes. « Cette femme, il me la fallait, je voulais l'avoir à moi toute, tout entière... « Je l'aurais tué après, peut-être, je ne sais, mais je la voulais magnifiquement. Le désir me brûlait le sang. « Un homme comme moi ne résiste pas à ses empereurs. « C'est pour cela que j'allai au cercle, une actrice avait été entendue avec ce bijou, elle avait voulu conserver dans la mort son immobilité éblouissante, vous la reverrez sur la scène, palpitante, peu mouvante, baguée, cercle, étouffée par les gommeux. Telle elle dormait, hier, Rysler le savait. « Tout fut convenu. A deux heures Rysler à la base, tout de suite, au pied de l'échelle.

LES SOLDATS MEXICAINS

« Le temps était sec. Les cyprès avaient encore écorché et sangloté, la face dans ses mains, pour s'épargner la honte que nous avions à laisser voir nos jambes, pas un poil de poil sur nos cuisses.

« Le sang me bavait au visage, à ces bruits sourds je n'osais plus respirer mes poitrinaires. « Nous sommes arrivés à la tombe. Il faisait froid. « Il y avait une grande pierre mal scellée. Rysler prit un marteau, je me bouchai les oreilles ; il rythmait les coups de l'outil avec des han !

« Vous promettez ? Vous êtes mon ami. « Regardez-moi, Floberio, j'ai connu Rysler et j'ai commis un crime avec lui. « Oui, Rysler le rétrogradé, le bagarard, et Morlauges le dandy ont travaillé ensemble à une lugubre besogne.

« Vous vous rappelez, Modge, Eriben, cette Américaine qui séduisit Paris, courrant les brasseries, d'artistes, montrant aux généraux, les grands yeux noirs, et sa gorge blanche, vous savez quelle coquetterie elle allumait chez les hommes, vous l'avez désirée aussi, et, seule peut-être, la honte de me la prendre vous retint... « Elle n'était pas ma maîtresse ! « Ah ! si ! voilà qui vous étouffe ? Oui, je sais, je sais, elle avait avec moi ces gestes menus qui semblent rappelés de caresses anciennes ou promises d'autres attachements. C'est vrai ; elle affichait notre intimité. « Il le fallait, Floberio ; j'étais sans perspective en diamants, je me suis ruiné pour elle, il fallait bien qu'elle me proclamât son amour !

« Ah ! le gosse ! Elle se donnait à tous. Oh ! ne n'iez pas, pas aux gens de notre monde, parlez-lui aux écuyers, aux boxeurs. « Je connais un maître d'hôtel à qui elle ne se refusait point. « Moi je n'avais rien d'elle et je n'acceptais, cette ordure, chaque soir je l'accompagnais jusqu'à sa porte, je l'assurais de mon amour et, cependant qu'elle riait, je lui baisais les ongles, dévotement ! « Que c'était donc probable !

« Et il lui fallait de bijoux, sans cesse. J'ai failli tricher au cercle, Floberio ! « Puis un soir, un soir j'ai connu Rysler. Il me rictait, il se savait aux abois. Il cherchait un complice sûr, un homme qui ne permettrait pas le soupçon. Il s'était dit : en prenant Morlauges, si l'on m'inquiète, il me suffira de prouver que j'étais avec lui, nul n'osera demander ce que nous faisons au soir de la profanation. « Je n'avais plus le sou, plus rien, et ce soir Modge avait comoré. « Elle m'avait vu hors de moi, et la peur de me perdre l'avait fait consentir ; elle sentait mon amour-propre renaltre, elle ne doutait pas qu'il n'arrivât à tuer mon amour. Bref, elle projetait de m'enfermer à nouveau par des caresses.

« Le pacte avait été conclu ; je devais apporter mon cadavre nuptial, une rivière, vingt mille francs. « Je n'avais plus rien, Floberio, il ne me restait que des dettes. « Cette femme, il me la fallait, je voulais l'avoir à moi toute, tout entière... « Je l'aurais tué après, peut-être, je ne sais, mais je la voulais magnifiquement. Le désir me brûlait le sang. « Un homme comme moi ne résiste pas à ses empereurs. « C'est pour cela que j'allai au cercle, une actrice avait été entendue avec ce bijou, elle avait voulu conserver dans la mort son immobilité éblouissante, vous la reverrez sur la scène, palpitante, peu mouvante, baguée, cercle, étouffée par les gommeux. Telle elle dormait, hier, Rysler le savait. « Tout fut convenu. A deux heures Rysler à la base, tout de suite, au pied de l'échelle.

AUTOUR DU SCANDALE ELECTORAL DE LILLE

INCONNUS !

Aux prétendus domiciles des faux électeurs dont la « Dépêche » prend la défense un huissier constate que ces individus sont inconnus.

Le silence de M. Binauld n'empêchera pas la lumière d'être faite sur les fraudes électorales de la Mairie.

La « Dépêche » est pressée d'en finir avec le scandale électoral de Lille. Elle le déclare. Nous la comprenons fort bien et elle doit être d'autant plus pressée de n'avoir plus d'explications à donner sur les innombrables cas de faux électeurs de la Bande à Binauld que ce dernier, l'adjoind aux fraudes électorales de la Mairie de Lille, s'est trouvé fort empêché de fournir à la « Dépêche » des éléments sérieux de riposte.

Le silence de M. Binauld est un aveu qui a mis la « Dépêche » dans un grand embarras. Que diable, il ne faut pas être plus royaliste que le roi, et si M. Binauld ne peut pas justifier sa conduite et expliquer les tripotages insensés du bureau des Elections, la « Dépêche » estime sans doute qu'elle n'a pas à inventer des arguments et à défendre un homme qui ne se défend plus.

Pour se tirer d'affaire et sortir du guépier sans trop de peine, l'organe clérical déclare, de tout go, que l'affaire se réduit à peu de chose :

« Il y a eu des notes individuelles dont les auteurs sont entre les mains de la justice et que les tribunaux jugeront. Ces fautes individuelles n'ont pas eu pour résultat de fabriquer de faux électeurs, mais simplement de réaliser le vote par procuration que les députés pratiquent à la Chambre, et avec quelle maestria, tout en interdisant aux électeurs, trop petites gens à leurs yeux pour jouir du même privilège qu'eux. C'est une irrégularité avec une charge pénale sévère ; tout le monde le sait et personne n'approuve cette irrégularité perpétrée à Lille dans des conditions de naïveté qui désarment.

Quant à ce que dit le « Réveil », c'est du bluff », dit, paraît-il, le « au Palais, on hausse les épaules ».

Quant à ce que dit le « Réveil », c'est du bluff », dit, paraît-il, le « au Palais, on hausse les épaules ».

De plus, notre enquête menée avec un soin scrupuleux a établi que pour faciliter ce triquage du vote par procuration on avait inscrit à Lille des individus inconnus, se trouvant depuis des années très loin de France, ou fixés dans d'autres localités, sans avoir aucun titre pour exercer à Lille leur droit de vote.

« Nous avons purifié des listes de plus de trois cents noms de gens sur lesquels personne, pas même les journaux municipaux n'ont pu nous donner d'indications nous avons parlé du curé Handouche, établi au Bréail et qu'on faisait voter à Lille, nous citons aujourd'hui le cas du sieur Thibaut, du sieur Decock, du sieur Renard, existant en ce sens qu'ils vivent, mais non existants comme électeurs vrais à Lille où ils n'ont aucun des droits nécessaires pour être inscrits sur les listes électorales !

Le soin avec lequel nous contrôlons les domiciles des électeurs fictifs montre bien la valeur de nos affirmations et lorsque nous montrons comment on a inscrit au 71 de la rue des Arts le journaliste Renard profitant de la confusion créée par un autre M. Renard, dans le maison, nous indiquons par cela même quel procédé on a employé au Bureau des Elections pour triquage les listes dont le Nouveau-Lille voulait faire un grincéris indéchiffrable !

Que dans le contenu nos investigations qui portent sur les cinquante mille noms d'électeurs, des noms se soient commises, c'est possible. Nous l'avons dit déjà. Nous reconnaissons volontiers que l'électeur Ecrepont Maurice-Marcel-Georges, né à Lille en 1833, actuellement résidant à Eshghien et ayant satisfait à Lille à la loi sur le recrutement, a le droit d'être électeur à Lille, où il s'est fait domicilier 14, boulevard Bigo-Danié.

Le faux domicile du Decock de la Catho

UN CONSTAT D'HUISSIER PROUVE QU'IL A LA DECLARATION DE CE FAUX-ELECTEUR EST MENSONGERE

Nous avons publié l'autre jour le nom de Decock Désiré-Henri, employé comme électeur fictif puisque se prétendant domicilié place Genevières, 4, il est inconnu à cette adresse et qu'il n'habite plus Lille en réalité.

Or, voici la lettre que nous recevons de M. Decock :

Monsieur le Rédacteur, Vous annoncez dans votre numéro de dimanche que je n'existe pas, détrompez-vous et détrompez vos lecteurs, je suis bien vivant et électeur à Lille depuis près de vingt ans.

J'ai dû momentanément me fixer à Baillieux pour permettre à ma femme malade de recevoir des soins chez ses parents.

« J'ai dû momentanément me fixer à Baillieux pour permettre à ma femme malade de recevoir des soins chez ses parents. « Je travaille à Lille et retourne chaque soir à Baillieux. « J'espère que ces renseignements vous suffiront.

HENRI-DECOCK, né en 1873, à Steenvoorde (Nord), ancien soldat au 116^e de ligne.

M. Decock ne répond pas à ce que nous disions, c'est-à-dire qu'il est électeur fictif puisque n'ayant plus en cette ville son principal établissement et son domicile, ni rien qui lui permette de voter à Lille.

Pourquoi a-t-il déclaré qu'il était domicilié à place Genevières, alors que c'est manifestement faux.

« J'ai dû momentanément me fixer à Baillieux pour permettre à ma femme malade de recevoir des soins chez ses parents. « Je travaille à Lille et retourne chaque soir à Baillieux. « J'espère que ces renseignements vous suffiront.